

## La Meunière

Ce petit coin de pays, ce tout petit coin, s'appelle la Meunière. Il est situé en dessus de la route quand vous vous rendez du Lieu au Sentier, juste avant la grande ferme de la Grand'Sagne. Il avait été quant à lui pareil à tous les autres, c'est-à-dire qu'il avait passé cent fois à proximité sans qu'il ne l'ait ni vu ni considéré d'aucune manière. Ce n'est qu'une fois qu'il était allé se promener dans les sagnes nostalgiques de Combenoire et des environs, qu'il était tombé sur ce grand champ. C'était en fait presque un domaine de par sa surface. Du tout beau territoire, en dessus de la route, et que pourtant l'on ne voyait pas. Au-delà, c'étaient justement ces sagnes de Combenoire, où la culture n'est pas possible. Le terrain est spongieux, il n'y pousse que des plantes de marécage, plus par endroit, là où c'est le plus sec, une herbe maigre et coupante que le bétail ne mange qu'à peine. Raison pour laquelle la pâture, en ces lieux, ne dure jamais bien longtemps. Les vaches, ou plutôt les génisses, car vous ne pouvez pas couler du lait avec un tel herbage, elles renâclent après trois jours déjà. Bref, l'au-delà, c'est une sorte de no man's land sans grande valeur agricole, mais par contre, sur le plan purement paysage, ou par la richesse des plantes, c'est une merveille. Là où autrefois l'on exploitait de la tourbe, travaux qui ont laissé leur empreinte dans le terrain qui voit désormais des niveaux différents, selon que l'on exploitait ou que l'on laissait en place, au vu de l'épaisseur à prendre de ce combustible du pauvre, disait-on, qui fume beaucoup et ne dégage que peu de chaleur. Faut-il croire que l'on n'avait plus de bois à disposition, pour aller effectuer des récoltes de ce type de combustible, justement ? Mais enfin, cela est de la vie passée, on n'a pas à juger. Ils avaient leurs raisons, comme nous avons les nôtres, et comme les prochains, à nous suivre, auront les leurs, qui ne seront plus les nôtres. Tout passe tout lasse, et ce qui semble éternel dans sa solidité apparente, ne l'est pas d'aucune manière. Simple illusion.

Il avait donc vu ce domaine, et comme justement il était à vendre, et qu'à cette époque le prix des terres n'était pas excessif, tout le monde fichait le camp en ville, il avait acheté. Il serait bien, là. Et comme aussi le prix de la construction n'était pas excessif lui non plus, en bordure de ce vaste terrain, afin de ne pas empiéter sur celui-ci, ce n'était pas un bouffeur de surface quant à lui, il avait construit une petite ferme. Et c'est avec celle-ci qu'il allait tenter de retourner à une agriculture vraiment traditionnelle. Chacun bien entendu s'était fichu de lui, en particulier ces autres agriculteurs de la région qui achetaient des tracteurs chaque année un peu plus gros. Ils riaient. O lui, avec sa petite ferme, et ses machines de l'ancien temps, qu'on disait. Et en conclusion on lui pronostiquait une année et puis il mettrait déjà la clé sous le paillason.

Ces machines, il les avait récupérées des paysans alors que ceux-ci les mettaient à la ferraille pour en s'en procurer de plus adaptées, mais là aussi de plus en plus grosses chaque année qui passe. L'agriculture traditionnelle avait vécu, l'on en était désormais à une situation de rendement, celui-ci fait à partir

de ces grosses machines et des quantités d'engrais de plus en plus conséquentes. On diminuait le temps de travail et l'on augmentait le rendement. Mais quand l'on y réfléchissait bien, cette nouvelle orientation ne tenait qu'à une chose : le pétrole. En discutant avec eux tous, les paysans, il avait tenté parfois de leur faire comprendre cette situation, que tout ce lait, et il coulait désormais à flots, c'était l'équivalent pétrole. Un litre, ou un demi-litre, ou moins encore peut-être, de pétrole contre un litre de lait. Il n'y avait rien entre les deux. Pétrole contre lait. Et comme lui, il savait que le pétrole, ce n'était pas comme le lait qui peut toujours couler, tant qu'on a de l'herbe, il viendrait à manquer un jour. Inéluctablement. Dans dix ans, dans cent ans, dans mille ans en aucun cas. Il le leur avait dit, que le pétrole, il finirait par manquer, et que dans un premier temps la quantité ou plutôt le prix d'un litre de pétrole, il surpasserait le prix de la quantité de lait produite. Ce qui revient à dire que l'agriculture, elle ne gagnerait plus rien. Que ce serait un simple échange. Et puis encore, puisqu'il y a tous les autres frais. Bref, que l'on mettrait la clé sous le paillason, et que les premiers peut-être à la mettre, seraient ceux qui avaient les plus grosses machines.

Ils riaient. Mais bonhomme, qu'il lui disait, du pétrole, il y en aura encore tant que tu veux dans tes cents ans. Tu écoutes trop les boniments de ces défaitistes qui n'ont jamais rien d'autre à faire qu'à nous démoraliser. Tu crois ces mensonges. Tu lis trop les journaux.

Les journaux, ce n'était pas vrai, puisque de la fin du pétrole, ils n'en parlaient jamais. Ou comme ça, en passant, petit détail que notre société de consommation aurait vite réglé, en un quart de tour. Ni vu ni connu. On passerait à autre chose qu'à du pétrole, tient, si celui-ci venait à manquer. On aurait inventé des trucs. Il leur demandait quoi. Ils ne savaient pas trop que répondre. Des trucs, qu'ils disaient. Ils n'arrivaient pas à croire que leur civilisation du rendement puisse fléchir ne serait-ce qu'un tout petit peu. Et puis, quand même, on les soutiendrait, on ne les laisserait pas tomber. On réglerait la distribution du pétrole à la pompe, mais eux, les paysans et agriculteurs, on ne les laisserait pas tomber. On leur fournirait la quantité nécessaire pour que leurs exploitations, elles tournent. Et à des prix toujours favorables. On établirait des réserves, on ne sait pas trop où, peut-être au cœur des montagnes, dans des bassins qui feraient des km<sup>3</sup>, pour que l'agriculture de subsistance, elle puisse au moins continuer son petit bonhomme de chemin.

Et puis tais-toi, après tout, avec tes histoires de pétrole. Tu vois le monde comme il va, tu vois toutes ces bagnoles sur les routes, et ces routes que l'on construit sans cesse plus nombreuses... Comment peux-tu croire que le pays, on veut dire le monde politique, il puisse vouloir construire encore des routes si le pétrole était en passe de manquer ? On te le dit, il y en a encore des quantités formidables, bien plus qu'on ne peut l'imaginer. C'est inépuisable. La terre, elle offre des possibilités qui vont bien au-delà de l'appétit de l'homme.

Alors il ne disait plus rien. Et bientôt, puisque ces discussions se donnaient tandis qu'il allait livrer son lait, il rentrait chez lui avec son char et son cheval. D'un petit trot. Il n'allait pas trop fatiguer cette brave bête qui était son seul moyen de locomotion. Il la bichonnait. Il ne lui faisait jamais effectuer des travaux qui dépassaient non seulement ses possibilités, mais aussi ses envies.

Il retrouvait sa petite ferme où il avait installé sa famille. Et les machines qu'il avait récupérées de ces gros paysans, dont certains, quand même, avaient une sacrée mordache, il les avait réparées au mieux, sans problème, puisque lui, quand même, en soudure, c'était un spécialiste. Il avait appris sur le tas. La nécessité fait loi. Il s'était dit un jour, que s'il voulait recycler ces machines, il devait bien savoir les réparer, afin qu'elles puissent durer toujours. Ce qu'il avait fait. Et des machines qui lui permettaient sans problème de cultiver son petit domaine. D'y faire des récoltes, et autant de foin que de céréales. A dire vrai, il en était arrivé au point où il pouvait vivre en autarcie, et même dans ce pays de montagne. Ainsi, pour lui, si le pétrole venait à manquer, il poursuivrait sans problème. Et il avait pu prouver à tous ces beaux parleurs que lui, du lait qu'il allait couler et du prix qu'il en retirait, il n'y avait rien à retrancher, ni le coût du mazout, ni l'amortissement des machines, ni celui de la ferme qu'il avait construite lui-même. Aucune dette, aucun frais généraux d'importance. Il vivait de sa ferme ainsi qu'autrefois ils en vivaient aussi, mais avec beaucoup plus de facilité, puisque l'activité qu'il menait avait été soigneusement étudiée, dans tous ses détails même, et que la notion de rentabilité avait eu un rôle essentiel. Ce ne serait plus lait contre pétrole, mais travail contre lait. Ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Mais cela était ce que l'on pourrait nommer l'utilitaire. L'argent qui lui était nécessaire pour faire vivre sa famille. Car sur son domaine de la Meunière, on expliquera le nom tantôt, il était vraiment heureux. C'était situé au levant. Il ne manquait donc jamais de soleil, que ces périodes où celui-ci, il semblait avoir disparu, comme cette fameuse année où il avait pratiquement plu tous les jours du mois de juillet et d'août. Alors là, oui, malgré ses théories et ses façons de faire, il avait bien cru couler comme les autres, peut-être même plus vite, car lui, il ne pouvait pas profiter des jours de beau pour abattre des surfaces qui seraient égales à celle de son domaine. Puisque faisant tout à bras et avec le cheval, avec l'aide bien sûr de sa famille. Il avait pris du retard, il avait même bien cru ne jamais pouvoir finir les foins. Mais des années comme celle-là, c'était une par siècle, guère plus. Alors rien vraiment à remettre en cause. Ce serait trop facile. Et puis dans tous les cas, il n'aurait nullement eu les moyens de changer désormais de système. Et il n'y tenait pas.

Son domaine de la Meunière. Il en était très fier. Il aimait ses champs. Il y allait quand il avait fini de faucher et de rentrer le foin. Il se courbait pour regarder l'herbe courte, pour prendre la terre qu'il y avait sur une taupinière et la mettre dans la main. La faire couler entre les doigts. La terre, il n'y a que cela de vrai. Il la portait à hauteur du visage et la sentait. Ça sent bon la terre, qu'il se

disait. Mais en même temps qu'il rendait hommage à la terre, cette terre que l'on massacre partout allègrement ailleurs qu'ici, comme si elle ne valait rien, ou qu'il y en aurait toujours assez, et partout, il savait qu'elle avait elle aussi ses exigences, c'est-à-dire qu'elle finirait par l'absorber lui de même. Lui revenaient alors ces paroles bibliques que l'on a désormais l'habitude de reléguer dans les franges de l'existence, comme si elle n'étaient plus que des vieilleries des temps passé, comme les machines que les paysans mettaient à la ferraille, et pas rien que les vieilles, les neuves aussi. Il les voyait acheter un énorme engin. Celui-ci, il va durer, qu'il se disait. Mais non, cinq ans plus tard, à peine, il avait disparu pour être remplacé par un plus gros encore. Ils avaient par exemple des rotatives admettons à cinq tambours, deux mètres de large. Cinq ans après, c'était trois mètres de large, et sept tambours. Dix ans après, quatre mètres. Et ainsi de suite. C'étaient devenu des monstres, ces machines. Et pour les faire aller, il fallait en conséquence avoir des tracteurs de plus en plus gros, de plus en plus fort, et qui consommaient aussi de plus en plus de pétrole. Où était la fin de ce système, qu'il se disait. Et si réellement il n'y avait pas de fin, et qu'eux tous, ces grands babillards, ils suivaient la bonne voie ? Il lui arrivait ainsi de penser que réellement ils avaient raison, ses collègues, qu'ils avaient su voir et anticiper, tandis que lui, à la traîne, avec ses pensées qui n'étaient dans le fond que des vieilleries, il allait être balayé d'un jour à l'autre sans que personne même ne s'en rende compte. Son domaine de la Meunière, il serait racheté pour une bouchée de pain, et celui qui en aurait pris possession, pour ce qui est des foins, il les ferait en un jour. A peine. Et de sa ferme, de sa belle petite ferme, il le transformerait en un hangar pour ses machines. Deux ou trois et elle serait remplie, au train où ils y allaient avec la grandeur de celles-ci.

Donc retour sur cette parole d'évangile si bien connue : poussière, tu n'es que poussière et tu retourneras à la poussière.

Mais on ne saurait être poussière, quand on manie des machines pareilles. Tu as vu la largeur des roues de leurs bossettes à lisier. Un demi-mètre de large qu'elles font, t'arrives pas à le croire. Des monstres, vraiment. Et tout le reste pareil. Non, cela n'est pas poussière, mais du solide. De l'immortel. On ne reviendra pas en arrière. Tu te trompes, Jules, tu te mets le doigt dans l'œil, t'es à contre-courant. T'as aucun avenir avec ton retour dans le temps, avec ton agriculture non seulement biologique, mais anti-mécanique, pourrait-on dire. Certes tu as des machines, mais quels engins. Tu nous fais toujours rire, quand on te voit sur ton domaine avec ces trucs de musée. C'est certain, ceux de par Genève, la télévision, ils vont bientôt venir te filmer et t'interroger. Te demander quelles sont tes intentions, avec un cinéma pareil. Et surtout quelles sont tes motivations.

Il laissait dire. Il regardait toujours ses beaux champs. A leur limite, il y avait un vieux chemin, un mur déjà, et puis là aussi, au milieu de la distance de la route aux sagnes, un joli arbre, un merisier. C'est beau, un arbre, quand il est ainsi seul au milieu ou en bordure d'une grande surface. Et même modeste, il

apporte quelque chose d'irremplaçable. Car ca vit, un arbre, ça a même une âme, qu'on pourrait dire. Ca met des feuilles au printemps, puis des fleurs, il y a des fruits, et puis voilà l'automne et l'arbre, il s'endort. Il fait comme toi dans ta ferme, il s'endort.

Il aimait l'arbre, il aimait les champs, il aimait tout de ce qui était naturel. Et il ne précipitait jamais les choses. Il avait le temps. Ca lui faisait bien rire, lui, à son tour, quand ils racontaient en d'autres lieux et en d'autres professions, car ils n'étaient pas tous paysans, que le temps s'accélérait. Folie. Il ne bouge pas, le temps, il est le même d'un bout de l'année à l'autre. Tout le reste n'est qu'illusion, foutaise. Une année a 365 jours. Un siècle, c'est fait de cent années, et il en sera toujours de même aussi longtemps que la terre gardera le même mouvement et la même trajectoire. Il n'y a nulle accélération. Il n'y en aura pas, où alors, ce serait la fin du monde. Le temps est immuable. Et une journée, elle a aussi vingt-quatre heures. T'as beau te dépêcher, il y a toujours 24 heures. Il riait. Et puis il oubliait. Ces formules que l'on emploie à tour de bras, et que l'on répète sans cesse, elles n'ont qu'une valeur relative. Ou même elles n'en ont pas du tout. Ce sont oui, des formules. Il le savait bien lui, qui vivait au rythme des saisons. C'est toujours la même chose. Et pourtant, il faut savoir se satisfaire de cette monotonie. On ne va pas contre elle. Il faut l'accepter et en vivre. Cela ne lui gênait d'aucune manière. Et surtout pas quand il allait sur son domaine, un territoire qui, il le savait, géré de cette manière, pourrait durer mille ans, et qu'il prenait connaissance de son ineffable beauté. C'est alors qu'il était heureux, qu'il pouvait croire avoir raison, et que dans le fond, il avait trouvé ce dont on peut faire d'une vie, pour s'en aller un jour sans regret. On a vécu selon ses idées, et non pas selon celles des autres !

Ne lui restait plus qu'à expliquer ce terme de Meunière. Et bien, à vrai dire, il n'en savait pas l'origine. Car il en avait la certitude, il n'y avait jamais eu de moulin par ici. Et donc par conséquent pas de meunier. Et encore moins de meunière. Alors il pouvait donner sa langue au chat.

- Toi qui pourtant sait tout et qui a toujours raison, lui avaient dit un jour les paysans du coin !